





LE FAT.



N'est pas fat qui veut ! Cet axiome est plus vrai qu'il n'en a l'air.

Car pour être doué de ce merveilleux défaut, il faut au préalable avoir bien la conscience, non de ce que l'on vaut, mais de ce que l'on croit valoir, c'est-à-dire qu'il ne suffit pas d'être jeune, beau, bien fait, de charmer tous les cœurs ; qu'il est encore nécessaire d'être bien convaincu de sa perfection, surtout de l'adoration perpétuelle, générale et particulière de ce qu'on appelle galamment — d'aucuns

diraient communément — la plus belle partie du genre humain.

Bien que, dans le dictionnaire, fat veuille dire impertinent, il ne s'ensuit pas de là qu'à son tour impertinent signifie fat. L'impertinence par elle-même est chose grossière, commune, insolente, de mauvais goût et de mauvais lieu ; la fatuité, au contraire, est l'impertinence policée, une impertinence élégante, distinguée, propre, fashionable, de bonne société, une adorable impertinence, si je puis m'exprimer ainsi.

Il y a deux espèces premières de fat : l'homme qui l'est naturellement, de bonne foi, qui est né fat, comme on naît brun ou blond ; et l'homme qui le fait, ou du moins qui veut le paraître. Le premier peut avoir de l'esprit, le second, jamais ; l'un est artiste, l'autre, manœuvre. Le fat artiste offre très-peu de variétés dans son espèce ; je n'en connais que deux : le fat de beauté et le fat d'esprit. Le premier est naturellement jeune et beau, il a surtout des dents et des cheveux admirables — je vous ferai observer en passant que sans cheveux ni dents il n'y a pas de fat possible — il soigne excessivement ses mains, ce qui les fait paraître très-belles ; mais ce à quoi il

tient plus qu'à ses mains, ce qu'il affectionne en amateur distingué, et qu'en fin connaisseur il étale presque avec ostentation, c'est la plus belle collection de gants qui se puisse voir. Le vrai fat se tient droit ; observez qu'il n'est pas raide, et, bien qu'il sourie continuellement pour laisser voir ses dents, on comprend toutefois qu'il n'y met aucune prétention, c'est une habitude d'enfance.

Albert a un abandon et une certaine mollesse aristocratiques dans toute sa personne ; il est tellement sûr de plaire, qu'il ne fait aucuns frais pour cela. A son entrée dans le monde, il lui est arrivé un bonheur inouï ; il a eu le malheur de perdre une femme de réputation : un homme habile prend ses grades tout de suite à un de ces accidents-là ; du reste ces heureuses infortunes sont très-rares ; il est très-rare que la première passion d'un jeune homme tombe de prime abord sur une jeune femme simple et bonne ; ordinairement les adolescents sont réservés aux douairières.

Car notez bien, je vous prie, que les femmes les plus perdues de réputation ne sont pas les plus corrompues ; ces dernières ne se compromettent jamais, elles filent sagement jusqu'au sommet de leur vie une kyrielle d'intrigues plus ou moins embrouillées, qu'elles débrouillent toujours avec un art merveilleux, une adresse qui tient du prestige. La femme qui se perd est celle qui, franche et ingénue, a mis toute son âme sur un seul et unique amour ; de même que la femme qui commet le plus d'inconséquences est sans contredit la plus pure de cœur. Renfermée dans sa conscience comme dans une armure impénétrable, elle se croit à l'abri des traits de la médisance ; et dans sa naïve innocence elle ne peut seulement supposer qu'on la soupçonne. Tout le monde sait avant elle qu'elle aime. Du reste, sachez-le bien, ce n'est qu'à son premier amour qu'une femme se perd ; celle qui a eu assez de bonheur pour dépasser sans encontre le dangereux chiffre 1, qui a atteint le rassurant numéro 2 et le consolant numéro 5, peut hardiment continuer sa galante carrière, et devenir femme de charité à la fin, si cela lui plaît ; elle a la chance, personne n'y trouvera le plus petit mot à dire.

Pardonnez-moi cette légère digression qui m'a passé par la tête, et qui n'était pas inutile à mon sujet, comme vous pouvez vous en assurer. Je reviens à mon vrai fat, au fat artiste. Il vient de lui arriver l'accident que vous savez ; il s'est battu avec le mari, car le vrai fat est très-brave, ne vous y trompez pas. Il a heureusement été blessé : l'amant blessé par un mari reçoit avec le coup d'épée un brevet d'intérêt qui le sert à merveille. Voyez-le opérer sa rentrée dans le monde : il est un peu pâle ; d'un bras qu'il remue avec peine il affecte une délicieuse gaucherie, mais comme il est bien fat alors ! Quelle modeste impertinence est dévolue sur toute sa personne ! comme elle perce bien dans la timide assurance de son maintien ! comme elle luit dans son honnête regard ! comme elle éclate dans son silence empreint d'une douce tristesse ! Il y a de l'impertinence jusque dans le mol abandon de son salut, jusque dans la charmante hésitation de sa voix, lorsqu'il vous invite à danser, ou seulement qu'il s'informe de votre santé. Il se pose en victime résignée ; mais suivez tous ses mouvements, examinez-le bien.

Albert vous parle et ne vous regarde pas, ou bien il vous regarde et ne vous répond pas. Vous fait-il un compliment, c'est lui qu'il mire dans une glace ; vante-t-il

la perfection de votre taille, la sienne se cambre et s'assouplit ; il est toujours en représentation, et, certain de l'effet qu'il va produire, au lieu de s'en targuer et de prendre l'air superbe du conquérant, on dirait qu'il veut se dérober à son triomphe, qu'il en est embarrassé, presque humilié. Jamais ce n'est lui qui le premier invite une femme à danser. Mais voyez avec quel talent il se fait inviter : il s'approche en serpent caressant de celle qui lui plaît ; il se pose devant elle, ou s'accoude nonchalamment sur le dossier de son fauteuil ; il mâchonne quelques paroles qui se perdent dans le bruit de la musique ou dans le brouhaha de la fête ; enfin il s'attire cette phrase insidieuse qui le conduit à son but : « Est-ce que vous ne dansez pas ce soir, monsieur Albert ? »

Il en est pour lui de l'amour comme de la danse ; jamais il ne hasarde une déclaration, il l'attend, il la voit venir... et c'est chose pénible et humiliante à avouer, mes jeunes et belles collègues... elle lui arrive... tacitement il est vrai, mais elle ne lui en arrive pas moins... Que voulez-vous ?... en général, les femmes aiment les fats !

Ah ! mon Dieu, qu'ai-je dit ? en voilà assez pour me faire jeter la pierre, et lapider par tout le sexe en masse... N'importe, le mot est lâché, je ne m'en dédirai pas ; et bien que, lorsqu'on parle aux femmes de cette impertinente variété de l'espèce de l'homme, toutes s'écrient, — moi, la première, — Fi donc ! un fat !... un fat ! quelle horreur !... Peut-on aimer un fat !... il n'y a rien que je déteste tant au monde qu'un fat !... je ne voudrais pas d'un fat pour relever mon gant, ou renouer le ruban de mon soulier !... — il n'en est pas moins vrai que les femmes aiment les fats, et que ce qu'elles en disent est colère, amour-propre humilié, dépit, et ces trois sentiments sont bien près de l'amour, ne vous y trompez pas.

— Halte là, soyez conséquente, madame la femme de lettres, me crie aigrement ma voisine, dame de charité depuis peu. Si nous les aimons, nous n'avons contre eux ni colère ni dépit ; et si nous avons de la colère et du dépit, nous ne les aimons pas. Quant à moi, je vous assure que je professe pour cette espèce de gens la plus profonde indifférence.

— Non, non, ma respectable voisine, — si je savais une épithète plus insultante ; je la dirais — ma respectable voisine, vous vous faites illusion... Une fois, par hasard, ça ne comptera pas, vous et moi soyons franches ! Qu'est-ce que nous aimons le plus au monde ?... C'est briller. Seconde question ! Qu'est-ce que nous pardonnons le moins à un homme ? Ce n'est pas tant de s'occuper de lui que de ne pas s'occuper de nous. Or, le fat qui entre en concurrence envers notre sexe pour la première question, commet en outre le second délit de la seconde question.

Pouvons-nous laisser ainsi à la fois, et empiéter sur nos droits, et les méconnaître, cela froidement, tranquillement, sans n'éprouver aucun des sentiments haineux qui font partie de notre essence divine ? je vous le demande.

Voici pour le dépit, passons à l'amour.

D'une part, Albert est fat et impertinent, c'est vrai : il sait trop qu'il est joli garçon, qu'il a de l'esprit et qu'il est brave ; mais, enfin, il n'en est pas moins vrai qu'Albert possède à fond toutes ces séduisantes qualités. De l'autre part, dans le cœur de toutes les femmes, de la jolie comme de la laide, de la vierge comme de la matrone, de la spirituelle comme de la sotte, de la sage comme de l'étourdie, n'y a-

t-il pas un petit levain d'amour-propre qui fait qu'on n'est pas fâchée intérieurement de réduire la superbe de cet homme, d'abaisser sa faconde, de triompher de son orgueil, de courir un danger quelconque enfin?...

Ajoutez à cela un grain de reconnaissance : car, enfin, tout ce que cet individu en fait est pour nous plaire; puis deux grains de curiosité... mêlez le tout... pas longtemps...

Voilà ce qui fait la force du fat et notre faiblesse.

Toutefois, une chose nous sauve souvent ! cette nature de fat est naturellement paresseuse, son sang est froid, tant soit peu apathique, il tente peu de conquête ; satisfait de celles qu'il pourrait faire, il s'endort sur les myrtes qu'il ne cueille pas. L'avez-vous vu revenir chez lui, ou du moins vous en faites-vous une idée ? Fatigué, mais satisfait, il jette avec une heureuse nonchalance à son valet de chambre son chapeau, sa canne et ses gants ; il s'approche lentement et l'œil fixé d'une façon caressante sur une glace placée sur la cheminée, devant lui ; arrivé devant cette cheminée, il s'accoude sur le velours qui remplace chatoyusement la crudité du marbre ; d'une main, il caresse sa moustache ou bien ses cheveux ; l'autre se perd indifférente dans un tas énorme de petits billets qui semblent fleurir en confondant leurs couleurs variées dans une riche coupe d'agate montée en or. Il prend les billets un à un, les examine, décachète celui-ci, le lit à moitié ; prend cet autre, ne le lit pas du tout ; quelquefois il se contente de regarder seulement l'adresse, et le laisse tomber ; puis, entre chaque billet, ses yeux se reportent toujours avec amour sur le limpide miroir qui reflète si fidèlement sa délirante image. Quelquefois ses doigts rencontrent une lettre d'une écriture connue ; celle-ci termine l'inspection, elle est mise de côté, il la lira tout à l'heure, quand il aura le temps : il l'attendait cependant, mais il était si sûr de la recevoir, que le plus léger signe de joie ou de surprise ne plisse pas son front.

Derrière Albert, se tient debout, droit, raide, suivant tous ses mouvements, saisissant, pour ainsi dire, un ordre au passage, et l'exécutant avec la célérité de l'éclair et le silence de l'automate, une créature soi-disant humaine, mais qui tient encore plus de la machine que de l'animal ; au repos, on pourrait se tromper et prendre cette créature pour l'ombre d'Albert : c'est le même aplomb avec une ligne de raideur de plus ; c'est la même coupe d'habit, de pantalon, de gilet : on devine que le tailleur qui habille l'un doit confectionner les vêtements de l'autre, et cela est. Théodore, le valet de chambre d'Albert, porte les habits du mois dernier de son maître. Mais au moindre signe, quelle activité ! quel mouvement ! et toutefois quelle impassibilité !.. les yeux regardent, l'oreille écoute, les membres agissent, mais les autres traits ne bougent pas. Que son maître lui donne un ordre, le loue ou le gronde, c'est toujours la même figure humble, froide, servile ; c'est toujours la même expression muette, une expression lithographiée. On pourrait le battre, je crois, — mais on ne bat plus sou domestique, — que cela ne changerait rien à l'aspect silencieux de sa physionomie.

Du reste, l'impassibilité qui règne sur cette physionomie doit former le fond de son caractère. Obligé par état d'assister à toutes les actions de son maître, elles doivent passer devant ses yeux comme si elles n'étaient pas ; il n'a jamais rien vu, rien

entendu ; il obéit et ne comprend pas. Il porte avec le même stoïcisme le billet doux qui indique l'heure du bonheur de son maître, comme le cartel menaçant qui ne fait peut-être que précéder de quelques instants, l'instant de sa mort. Il ne sourcille ni en versant le vin qui doit faire rouler son maître sous la table, ni au danger qu'il court lui-même, lorsque assis sur le même coussin d'un fragile tilbury, il se voit emporter par un fougueux cheval, et distingue de loin la place où il va se casser le cou. La parole est un objet de luxe pour lui, il n'a pas l'occasion de s'en servir : il y a tel domestique dont les maîtres n'ont jamais entendu le son de voix, qui ignorent comme complètement s'ils sont doués de cet organe inutile à leur profession.

C'est assez parler du domestique, revenons au maître.

Le vrai fat est peu amoureux ; il est cependant susceptible de le devenir, mais c'est rare ; car, hélas ! du moment où il le devient, il est perdu, sa sublimité cesse, son impertinence tombe, son rôle est fini ; il peut bien encore être aimable, spirituel, brave, distingué ; il peut devenir homme politique, magistrat intègre, garde national à cheval, entrer dans le régiment des spahis d'Afrique... mais rester fat !... impossible.

Moi, qui vous parle, j'en ai connu un, de ces vrais fats ; c'était un abonné de l'Opéra. Il croyait de bonne foi que toutes les femmes étaient folles de lui, et il le disait avec une adorable candeur. Un soir, assis avec un de ses amis dans une loge d'avant-scène, tout d'un coup il s'écrie :

« Que de baisers de femmes, que de baisers de femmes, je viens de recevoir, Nestor !

— Ah ! ça, tu es fou, Charles, lui répond son ami.

— Écoute, lui dit Charles sérieusement, veux-tu que je te donne un coup de pied à chaque baiser que je recevrai ?

— Ça va, dit Nestor. »

Mais à peine ce dernier a-t-il lâché ce mot, que — pan, « Tu vois bien cette femme en loge de face qui touche une mèche de ses cheveux, c'est un baiser. — Pan ! Cette autre qui rit, c'est un baiser. — Pan ! Cette blonde qui bâille, c'est un baiser. — Pan ! cette brune qui sent son bouquet, c'est un baiser... Pan ! pan.. !

Au bout de cinq minutes, Nestor demandait grâce.

« Tu y crois, maintenant ? lui dit Charles....

— Il y a toujours une chose de laquelle je suis certain, répliqua Nestor, se frottant les molets. C'est que si tu rends ainsi à l'amitié les caresses de l'amour, tu feras bien de choisir tes amis dans les invalides : il faut avoir des jambes de bois pour résister à tes confidences. »

Une chose très-remarquable, c'est que le vrai fat, tel que je vous le dépeins, est une création toute de nos jours, et qui n'appartient en aucune façon aux siècles précédents. La Bruyère n'en fait nullement mention, il faut une grande quantité de ces caractères à lui, pour établir seulement la base de l'édifice du mien, et le fini, ce vernis qui fait le charme de ce dernier, y manquent encore complètement. — Examinez. Dans *La Bruyère*, vous trouverez *l'homme à la mode, l'esprit-fort, l'impertinent, l'ostentation, l'orgueil, la magnificence, le courage, le glorieux, le voluptueux, l'ambitieux*, mais de fat, point.

Le fat d'esprit peut, à sa volonté, se dispenser de beauté, de jeunesse.... même

d'élégance.... Tout ce qui distingue l'autre au dehors se trouve renfermé chez lui au dedans. Il n'entre pas dans un salon la tête haute, le regard fier et en faisant un petit bruit de canne pour attirer l'attention générale. D'abord il n'a pas de canne; il se glisse comme un serpent, le dos vouté, la tête basse, le chapeau tenu à deux mains, entre les fauteuils, les chaises, les personnes, jusqu'à la maîtresse de la maison, qu'il salue jusqu'à terre, puis se relève peu à peu, jette son regard de lynx autour de lui; d'un jet il a embrassé toute la société, et s'est assuré que ses frais d'esprit ne seront pas perdus... Alors il se pose, ne dit d'abord que quelques mots, comme simple préparation, ou plutôt pour inviter au silence; ce premier pas obtenu, voyez avec quel art il s'impose; comme sa voix, basse et timide en apparence, commande bien l'attention et domine l'assemblée. Je dirai même que la modestie de son organe est une fatuité de plus; car le bruit le plus léger ferait perdre une de ces paroles. Il ne dit pas : *Écoutez-moi*; non. Il n'est pas né cruel, et cependant il tuerait volontiers celui, fût-ce même celle qui l'interromprait, soit en parlant, soit en remuant un meuble, soit même en éternuant; son despotisme est sans bornes. Du reste ces deux variétés de l'espèce du vrai fat ne se trouvent qu'en très-haute et très-bonne société où ils prennent naissance. La seconde y vit et y meurt; quant à la première, il lui faut plus d'espace pour respirer, plusieurs parterres pour y étaler ses brillantes couleurs : elle s'égare souvent dans les environs des Tuileries, des Champs-Élysées, du bois de Boulogne; elle fleurit quelquefois à Tortoni, au café de Paris, et dans quelques avant-scènes des théâtres royaux, trop heureuse quand elle ne va pas se faner, se flétrir et se perdre à la fumée des lampions des coulisses de l'Opéra.

Passons maintenant à la seconde espèce de cette grande famille, au fat manœuvre. Celui-ci est au vrai fat ce que la parodie est à l'art; l'un suit l'autre pas à pas : le ridicule est si près du sublime. Autant la première espèce se défend du titre qui fait l'ornement de ce chapitre, autant la seconde met d'ardeur à le conquérir, à le mériter, à le prouver; c'est une étude constante, une pensée de tous les instants. Elle le prend le matin à son réveil, elle le suit le jour dans son travail, elle le poursuit la nuit dans son sommeil; il quitte son charmant habit de Blain qui lui coupe les articulations, ses bottes luisantes qui lui font venir des corps aux pieds, sa délicieuse cravate qui l'étrangle, ses agréables pantalons dont les sous-pieds le font tenir raide, debout comme assis, ses gants glacés, qui le feraient tomber sur son nez plutôt que sur ses mains, de peur de les salir (les gants), et il ne quitte pas sa préoccupation.

Le fat manœuvre peut être laid et gros, il est même presque toujours laid et gros; il peut être vieux aussi, et bossu, si la nature l'a doué de ce surcroît de personnel; quant à de l'esprit et de la distinction, règle commune, il n'en a jamais.

Cette espèce est remarquable par sa variété; elle fleurit partout, en province comme à Paris, sur les boulevards, dans les promenades, au spectacle, derrière les comptoirs de magasins et de toutes les maisons de commerce quelconques, dans les études d'avoués et de notaires, sur l'escalier des cafés; partout où il y a des femmes, enfin, excepté toutefois des femmes comme il faut.

Gustave était né en province bon et simple, mais son esprit, encroûté qu'il était par une couche épaisse d'orgueil maternel jeté sur lui à pleines mains, n'avait pu se

faire jour. Ainsi lesté, il arrive à Paris faire son droit; grâce aux écus encore maternels, les grisettes de son quartier le proclament l'homme le plus adorable de France; et le voilà arpentant avec orgueil les avenues de l'école de médecine, lorgnant l'une, jetant une œillade à l'autre, un baiser à celle-ci, un salut à toutes, et finissant réellement par se persuader de son mérite personnel.

Cet autre, nommé Hercule, venu à pied de l'Auvergne pour trouver une place à Paris, a réussi à entrer dans un magasin de nouveautés. — La première fois qu'il a remplacé sa veste de bure par un habit acheté au Temple, il s'est trouvé si beau, si éclatant, qu'il lui a paru impossible que tout le monde ne fût pas de son avis; il s'attend, à chaque instant, à trouver dans toutes les acheteuses l'admiratrice de sa beauté, et croit à chacune l'avoir rencontrée; aussi, chez lui contentement passe richesse, c'est le cas de le dire.

Achille est une autre variété. Il est né à Paris, mais dans la bourgeoisie, je dirai mieux, dans le commerce marchand; son père est un épicier retiré. Achille est assez joli garçon; il est riche, et il aurait pu mener une vie oisive, paresseuse, et heureuse, si un jour, au balcon de l'Opéra, où son argent lui donnait accès, il n'eût rencontré Albert, et si, une autre fois, ce dernier ne lui eût parlé chez un marchand de chevaux, où tous deux allaient en marchander. Depuis ce jour, plus de repos, plus de cesse pour Achille; Albert est pour lui son type, son Dieu, son idéal: il s'habille, il se chausse, il pose son chapeau comme Albert, il a les mêmes équipages; comme lui, il fait courir ses chevaux, qui ne remportent pas le prix, mais qui crèvent. Les étés, Albert part pour voyager, et Achille se renferme chez lui; il ne sort pas, il ne bouge pas, ne met pas le nez à la fenêtre, et dit hardiment, à l'entrée de l'hiver, à ses amis qui s'informent de ce qu'il est devenu depuis si longtemps: « J'arrive d'Italie, mon cher: un ciel admirable, et des femmes délicieuses! » Mais, ne pouvant comme Albert choisir ses conquêtes dans les dames de la haute société, il s'en venge en ayant l'air de les connaître toutes: il affecte de les nommer tout haut quand il les voit passer dans leur carrosse, ou entrer dans leur loge à l'Opéra; puis il se jette dans les salons de second ordre, et se console de son obscurité avec mesdames de Saint-Ernest, ou de Saint-Victor, ou de Saint-Charles, tous les saints possibles du calendrier. Il mourra de joie le jour où il s'entendra citer parmi les *jeunes seigneurs*.

Notez que je dis *jeunes seigneurs*, car aujourd'hui, 1^{er} mars 1840, c'est le titre de bon goût qui a remplacé ceux de: *importants, petits-mâtres, beaux-fils, muscadins, mirliflores, incroyables, élégants, fashionables, dandys, furieux, lions, tigres*, qui se sont succédé rapidement dans les fastes de la belle jeunesse française, depuis le commencement de ce siècle éminemment dramatique.

Non-seulement Achille a la fatuité de connaître toutes les grandes dames de la haute société, mais, à l'entendre, il est au mieux avec toutes les sommités quelconques; il va chez tous les ministres; il a dîné hier avec Balzac, avec Frédéric Soulié; il a fumé un cigare sur le boulevard de Gand le bras passé sous celui de Janin ou d'Alphonse Karr; Victor Hugo vient de le saluer; Eugène Scribe lui reproche de devenir rare, et il doit aller demain déjeuner chez de Latouche dans sa délicieuse retraite de la Vallée-au-Loup.

C'est lui aussi qui, dans les commencements de sa carrière élégante, s'écrivait ré-

gulièrement trois lettres par jour par la petite poste; cette fatuité était toute pour son portier: il ne pouvait supporter l'idée que cet homme le supposât sans relations aucunes.

Le domestique du fat manœuvre est en tout l'opposé du valet d'Albert; autant l'autre est froid, discret, silencieux et actif, autant celui-ci est brouillon, indiscret, bavard et paresseux; à lui le monopole de compromettre les amours vrais ou simulés de son maître; de jour en jour plus insolent à mesure qu'il croit qu'on a besoin de lui, il ne met plus de bornes à ses exigences, aussi fat que celui qu'il sert, et du même genre de fatuité, la fatuité manœuvre, il feint quelquefois de brouiller ses conquêtes avec celles de son maître. — Qu'est-ce que c'est que ça : — Adieu, mon chérit ! AGATHE, dit Albert lisant, en appuyant sur le *t* du mot chéri, un très-joli billet satiné, orné des armes de comtesse, que son valet vient de lui remettre d'une manière ostensiblement mystérieuse, devant ses amis à un déjeuner de garçon.

— Aye!... aye... que monsieur daigne me pardonner... reprend Frank ou Jean... ou Tom, — c'est encore une fatuité domestique d'avoir un nom anglais, — que monsieur daigne me pardonner, répète-t-il, feignant visiblement un embarras à travers lequel perce une joie mal déguisée, — c'est... c'est pour moi...

— Pour toi, coquin, reprend le fat manœuvre, par ma bonne lame de Tolède ! — terme chevaleresque remis en fureur par le très-spirituel Roger de Beauvoir — ces valets veulent singer leurs maîtres, ils font des conquêtes... tout comme nous... et cette Agathe est quelque grisette, couturière, lingère, ou quelque chose approchant, n'est-ce pas, maraud ?

— C'est une dame de l'Opéra, monsieur, répond Frank en se redressant d'un petit air d'épicier vainqueur.

— Allons donc, butor. — Notez qu'il entre dans le caractère du fat manœuvre d'accabler son domestique d'épithètes injurieuses.

— C'est la cousine de la femme de chambre de cette fameuse danseuse qui était folle de monsieur la semaine dernière.

Ce dernier trait d'audace clot la discussion. Achille remet le billet à son valet et dit en se retournant vers les convives :

— Parlons d'autre chose, mes amis.

Ce qui évidemment devait se traduire par ces mots: — Parlons de cette danseuse, amis.

Enfin, je n'en finirais pas si je prétendais dépeindre toutes les variétés de l'espèce du fat manœuvre, j'en ferais des volumes entiers si je voulais; mais outre que ces portraits sont déjà faits par des gens fort habiles, et dans les champs desquels il ne me convient pas de glaner, les limites de cet article ne me permettant pas de m'étendre davantage, je me borne donc, pour l'édification de mes lecteurs et leur instruction particulière, à leur citer ce peu d'exemples, et à leur répéter cette phrase insidieuse d'un de nos plus habiles écrivains.

Brillat Savarin, de gourmande mémoire, a dit dans son livre admirable: « Tout le monde mange, mais l'homme d'esprit seul sait manger ! »

A mon tour, voilà ce que je prétends : Tout le monde peut faire le fat, mais l'homme d'esprit seul sait l'être !

EUGÉNIE FOA.

